**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie
**Band:** 33 (1945)
**Heft:** 137

**Artikel:** Actualité de Jérémie
**Autor:** Pidoux, Georges
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-380462

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# ACTUALITÉ DE JÉRÉMIE

Jérémie est né vers 650 au village d'Anatoth, dans le territoire de Benjamin, à une heure de marche au nord de Jérusalem. Est-il possible de parler de l'actualité d'un homme que des siècles d'histoire séparent de nous ? L'expérience le prouve. Au milieu de la guerre qui vient de finir, des commentaires anglais sur Jérémie[1], un prophète en temps de guerre, ont rencontré un immense intérêt et, en français, la brochure de M^lle^ S. de Dietrich[2] a connu une grande faveur dans beaucoup de milieux. De tous les livres de la Bible aucun n'a été lu avec une telle attention que celui de Jérémie. La même constatation avait pu se faire lors de la première guerre mondiale. En automne 1918, dans l'année même où la *Revue de théologie et de Philosophie* rendait hommage au professeur Henri Vuilleumier pour son centième semestre d'enseignement universitaire, paraissait un bel article de M. Paul Humbert sur l'« Actualité des Prophètes hébreux ». Aux heures de crise, l'homme, désemparé, redécouvre les puissantes personnalités que sont les prophètes hébreux, comme si leur message éternel pouvait seul répondre à sa détresse angoissée.

Les livres de l'Ancien Testament ne sont pas d'ailleurs aussi lointains qu'on veut bien le dire. Il n'y a pas dix ans que sur le site de Tell Doueir, en Palestine, identifié avec la ville forte de Lachis,

*N.-B.* — Leçon inaugurale, prononcée le 15 octobre 1945, à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne.

(1) Citons, par exemple, *Jeremiah*, by the Bishop of Worcester. Church Book Room Press, London, 1945.

(2) Association chrétienne d'étudiants, Paris.

la pioche des fouilleurs mettait à jour des *ostraca*, c'est-à-dire des fragments de vases d'argile recouverts de caractères hébreux. En les déchiffrant, on s'aperçut qu'il s'agissait de lettres contemporaines des dernières années du royaume de Juda et de Jérusalem. Les personnages qu'elles mettent en scène, le commandant de la forteresse, ses sous-ordres, un prophète mystérieux dont le nom à demi effacé portait la terminaison יהן (= Jahvé) pourrait se lire ירמיהן (= Jérémie) ou אוריהן (= Urie, cf. Jér. XXVI, 20-23) sont des témoins de cette époque tragique. Comme si le canon des Ecritures était encore ouvert, on a pu parler d'un chapitre nouveau de la Bible hébraïque et, dans l'attente d'autres découvertes du même genre, celles de Lachis, aussi importantes que celles de Ras Shamra, ont placé le livre de Jérémie au premier plan de l'actualité biblique [1].

Mais c'est d'une actualité non pas de science, mais de vie qu'il faut ici parler. Celle-ci se dégage déjà de la destinée tragique de celui qu'on regarde comme la plus grande personnalité religieuse d'Israël avant Jésus. Le parallèle entre Jérémie et le Christ serait facile à établir. Leur ministère se déroule sur les mêmes lieux, il a les mêmes ennemis, il rencontre les mêmes obstacles, il eût pu avoir la même issue terrestre si, plus courageux que Pilate, l'officier éthiopien n'avait pas arraché le prophète à la mort. Porteur d'un message qui lui déchire le cœur, Jérémie a prêché pendant quarante ans dans le désert de l'indifférence. Son livre se lit comme une biographie passionnante, qui nous fait assister aux soubresauts d'une âme dont Dieu s'est saisi. Grandeur de la vocation de prophète : Jérémie n'a rien d'un lutteur ; il ne possède pas, comme saint Paul, les qualités d'un chef. C'est un timide, un inquiet. Tourné vers la vie intérieure, il aime à rêver seul dans la campagne. Une sensibilité féminine par certains côtés le rapproche d'Osée. C'est un ami de la nature, qui aime à chanter la poésie du pâturage et des troupeaux, les charmes de la vie domestique, le bruit de la meule qu'on tourne devant la ferme, le chant du fiancé et de la fiancée, la lumière de la lampe, le soir, dans la maison.

C'est cet être délicat et sensible que Dieu va dresser comme une ville forte, comme une colonne de fer, comme une muraille d'airain

(1) *Lachisch* I (*The Lachisch Letters* by Harry TORCZYNER, Oxford University Press, 1938). Sur ce sujet, voir le discours rectoral du Père M. A. Van den OUDENRIJN, *Les Fouilles de Lâkis et l'Etude de l'Ancien Testament*. Fribourg, 1942. —

devant tout le pays (1, 18). Lui qui, plus qu'un autre, avait besoin d'être aimé, sera haï de ses compatriotes ; il restera solitaire, Dieu lui ordonne le célibat. Baruch est son seul compagnon, son seul ami. Le drame de Jérémie est celui de sa vocation, à laquelle il essaie de se soustraire. Son livre est comme un dialogue avec l'Esprit qui courbe sa volonté, comme une lutte entre le cavalier et son coursier, une lutte qui finit toujours par la défaite de l'homme qui, vaincu, accepte de se faire le porteur du plus impopulaire des messages.

* * *

L'actualité de Jérémie réside d'abord dans les événements dont il fut témoin. A partir de 630 avant J.-C., le joug de l'Assyrien, qui pesait sur l'Orient depuis plus d'un siècle, se met à chanceler. Cette nation, dont la guerre était l'industrie, qui pratiquait avec un réalisme sanglant une politique de déportation, rassemblant à Ninive, sa capitale, la foule de ses esclaves, présente des signes de fatigue. C'est une loi de l'histoire qu'un peuple guerrier finit toujours par se dévorer lui-même. A cette nouvelle, un souffle d'espérance traverse les peuples. Qu'on songe à l'explosion d'allégresse que suscite chez Nahum et Sophonie la chute de la sanguinaire cité en 612 ! Mais, déjà une main s'avance pour saisir le sceptre vacillant d'Assur. C'est la puissance chaldéenne qui fonde le nouvel Empire babylonien avec Nabuchodonosor. Devinant le danger de cet impérialisme naissant, l'Egypte vient au secours de sa vieille ennemie et ses armées s'avancent le long de la côte syrienne.

Réduit à la seule ville de Jérusalem et aux régions du Sud depuis la ruine de Samarie, devenue en 722 une province assyrienne, Juda a pour roi un jeune souverain, Josias. Celui-ci, qui a opéré la réforme deutéronomienne et débarrassé le pays des cultes assyriens, se croit appelé à restaurer le royaume davidique, c'est-à-dire à réaliser l'espérance messianique de son temps. Il se porte à la rencontre du pharaon Nécho pour lui interdire l'accès de son territoire. Sous les murs de Méguiddo, qui ferme le verrou du Nord, il est défait et blessé à mort. C'est un désastre non seulement politique, mais religieux, car la fin tragique du souverain qui par sa piété méritait la victoire, selon la théologie deutéronomienne, pose à la conscience religieuse d'Israël de difficiles questions. Sur le trône de David, l'Egypte place un frère du roi défunt, Jéhojakim. Celui-ci est obligé de faire

acte d'allégeance aux Chaldéens, lorsque deux ans plus tard, en 605, l'armée égyptienne est vaincue à Karkémich sur l'Euphrate.

Malheureux royaume de Juda, victime de sa position géographique qui le place entre deux empires également avides et puissants ! La cour de Jérusalem est le théâtre des intrigues de l'Egypte et de Babylone, qui y entretiennent des partisans, des espions. En 597, l'influence égyptienne réussit à triompher et Jéhojakim se révolte contre son suzerain. Aussitôt, les Chaldéens entrent en campagne. La capitale est assiégée et, quand elle se rend, son roi et l'élite de son peuple, tous ceux qui auraient pu organiser la résistance, tous les artisans — on parlerait aujourd'hui des industries de guerre et des machines — sont emmenés à Babylone. Sédécias devient roi d'un pays ravagé et appauvri. C'est une pitoyable figure de souverain, dominé par son entourage et qui tremble devant ses responsabilités. Après une dizaine d'années de fidèle vasselage, il se joint au soulèvement des Etats de l'Ouest. C'est alors le second siège de Jérusalem, qui succombe en 586, après une résistance d'un an et demi. Elle est livrée aux flammes. Le roi, qui essaie de fuir, est fait prisonnier. Conduit devant son vainqueur, il assiste au massacre de ses fils ; après quoi, les yeux crevés, il est emmené captif avec son peuple. C'est la grande captivité, dont les conséquences sur la pensée religieuse d'Israël seront incalculables.

Si chacun est instruit des malheurs qui aboutirent à l'exil de 586, on sait moins ce qui s'est passé dans le pays après la défaite. Ces événements méritent d'être rappelés. Sur les ruines de l'Etat judéen, un Juif, jouissant de la confiance des Chaldéens qu'il avait servis, organise un gouvernement au nom des vainqueurs. Une capitale provisoire est érigée à Mispah. Guédalia, c'est le nom du gouverneur, s'efforce de rendre courage à ses compatriotes désespérés et de leur faire accepter la défaite. Il rappelle ceux qui s'étaient enfuis dans les pays voisins. Le langage qu'il leur tient est celui du bon sens : « Ne craignez pas de servir les Chaldéens, demeurez dans le pays et servez le roi de Babylone. Vous vous en trouverez bien... Faites la récolte du vin, des fruits et de l'huile. » (XL, 9-10). Mais, Guédalia est assassiné par des fanatiques. Effrayés des conséquences de ce crime, les Juifs s'enfuient en Egypte.

Il n'est pas nécessaire de souligner les rapprochements qui s'imposent entre les circonstances de Jérémie et celles que le monde vient de traverser. Plus d'une situation a son parallèle dans une histoire

toute récente. Il suffirait de changer tel nom d'homme ou de pays pour retrouver dans les événements de l'an 600 avant J.-C. les tragédies qui viennent d'ensanglanter notre siècle. Sur la toile de fond de la guerre totale se profile le désarroi d'un peuple plongé dans l'impensable défaite, comme dans un rêve affreux, l'angoisse et la détresse d'un pays menacé, vaincu, occupé, le désespoir des déportés, l'impatience des prisonniers, les illusions de ceux qui collaborent. Tout cela fait paraître très proche le calvaire des contemporains de Jérémie, et son livre est aussi bienfaisant pour les hommes que nous sommes, car la sympathie n'est vraiment possible que lorsqu'elle se fonde sur une expérience personnelle de la souffrance, lorsqu'elle peut dire à ceux qui sont frappés : J'ai passé par où vous avez passé.

Telle est d'abord l'actualité de ce vieux livre et qui lui confère un intérêt passionnant. Toutefois, ce qu'il nous dit prouve seulement que l'histoire se répète. L'analogie des situations que nous avons relevées peut se retrouver dans d'autres livres, dans d'autres livres qui ne sont pas la Bible. C'est ailleurs que réside la vraie actualité de Jérémie.

Si l'on se détourne des événements qui servent de cadre à sa vie pour considérer les attitudes de Jérémie, un étonnement douloureux nous saisit. Bien que la postérité l'ait absout, il faut avouer qu'il se conduit et qu'il parle d'étrange façon. Dès son adolescence, sur les collines d'Anatoth où courent les troupeaux, il se met à annoncer la venue du malheur : « Que vois-tu, Jérémie — Je vois une chaudière en ébullition. Elle est tournée vers le Nord. — C'est du Nord que bout[1] le malheur contre tous les habitants du pays. » (1, 13-14). Des bruits terrifiants courent sur l'invasion des Scythes, ces hordes barbares dont Hérodote a rappelé le souvenir. Non seulement Jérémie identifie l'ennemi du Nord avec les peuplades asiatiques, mais il les regarde comme les instruments de la colère divine. Dans une vision d'Apocalypse, il décrit leur effrayante approche :

> « Je regarde la terre, elle est informe et vide,
> les cieux, plus de lumière,

(1) Au lieu de תִּפְתֶּה l. תִּפֶּה A ce propos, noter l'intéressante suggestion de de M. Ludwig Köhler qui, à la place de סִר, lit כּוּר, le fourneau (Ludwig Köhler, *Kleine Lichter*, Zwingli Verlag, 1945, p. 44). L'invasion menaçante serait alors comparée au métal en fusion s'échappant du fourneau.

Je regarde les montagnes, elles chancellent,
toutes les collines se mettent à trembler.
Je regarde, aucun être humain,
tous les oiseaux des cieux se sont enfuis.
Je regarde, le Carmel est comme le désert,
ses villes sont en ruines,
Devant Jahvé, devant son ardente colère. »
(IV, 23-29).

Les chants de Jérémie sur les Scythes, au début de son livre, sont parmi ses plus beaux poèmes. On y trouve un art vivant, des images aussi hardies que belles. Comme s'il était l'objet d'une hallucination, le prophète décrit l'horreur de l'avance ennemie :

« Mon cœur, mon cœur, je dois trembler, o mon cœur !
Mon cœur est en tempête, je ne puis me taire,
Car tu entends, mon âme, la voix de la trompette,
le vacarme de la guerre. » (IV, 19).

Arrêtés aux confins de l'Egypte, les Scythes reviennent sur leurs pas sans accomplir les destructions qu'avait prévues Jérémie. Mais, lorsque la menace chaldéenne grandit à l'horizon, c'est avec les armées de Nabuchodonosor qu'il identifie l'ennemi du Nord, qui doit submerger sa patrie. Prophète de malheur, il ne cesse de proclamer l'inévitable catastrophe. Ce thème unique de sa prédication ne laisserait pas de donner à ses discours de la monotonie, s'il ne possédait une incroyable richesse d'images.

Comment s'étonner que ses compatriotes l'aient pris en haine ? Il va jusqu'à appeler le chef des armées ennemies le serviteur de Dieu (1), ses troupes sont celles de Dieu. « Je combattrai moi-même contre vous », dit Jahvé (XXI, 5). Avec un réalisme saisissant, il décrit l'incendie de la Ville Sainte. Même si l'armée chaldéenne est vaincue, les blessés se relèveraient pour mettre le feu à la ville. (XXXVII, 10). Pour les Juifs, un tel langage était un terrible sacrilège. Aux exilés de 596, qui appellent de leurs voeux le retour dans leur patrie, il conseille la patience, car la captivité sera longue, leur dit-il (XXIX). Pendant le siège de la ville, libre d'aller et venir parmi le peuple, il l'adjure de passer à l'ennemi. Alors que toutes les énergies de la ville assiégée sont tendues pour tenir, il affaiblit le

(1) XXV, 9, XXVII, 6, XLIII, 10. —

courage des soldats en ridiculisant l'aide égyptienne, suprême espoir de la cité menacée. Comme on comprend la protestation des chefs : « Qu'on fasse mourir cet homme, car il fait perdre courage aux gens de guerre et à tout le peuple. » (XXXVIII, 4). Au roi, qui lui demande une parole de Dieu, il répond que son salut est dans la capitulation (XXXVIII, 17).

Quand la catastrophe est consommée, la ville prise et ruinée, il est bien vu des vainqueurs qu'il a admirablement servis. La tradition rapporte que le roi lui-même donne des ordres pour qu'il soit traité avec des égards. On lui laisse le choix entre une existence brillante à Babylone et le séjour au pays. Comme il refuse de quitter le sol de sa patrie, il reçoit des vivres et des présents. Lorsque Guédalia organise un gouvernement provisoire, à l'ombre du vainqueur, Jérémie, vieillard à cheveux blancs, joue le rôle de conseiller à la cour de Mispah. Après l'assassinat du gouverneur, il presse ses concitoyens de demeurer, mais sourds à ses protestations, ceux-ci l'entraînent en Egypte. (ch. XXXIX — XLIII).

A notre époque de la guerre totale, avec quelle sévérité faudrait-il caractériser l'attitude de Jérémie. Son livre constitue un accablant témoignage de trahison. Quel terrible réquisitoire pourrait être dressé contre le prophète ! Ainsi, les conflits dans lesquels se débattaient les hommes de l'an 600 avant J.-C. sont semblables aux nôtres. Ils sont les mêmes, parce que les acteurs du drame sont toujours les mêmes, des hommes, de faibles hommes. Si Jérémie a été justifié, si son rôle n'a jamais été discuté, c'est qu'il a agi et parlé sous l'influence de l'Esprit. « Je n'ai pas appelé de mes vœux le jour du malheur. Tu le sais. Ce qui est sorti de mes lèvres l'a été devant ta face. » (XVII, 16). Sa destinée tragique donnerait l'occasion d'étudier le rôle du prophète dans la cité, le drame de l'homme pris entre son devoir vis-à-vis de Dieu qui ordonne et ses devoirs de sujet et de citoyen, un drame qui peut surgir à toutes les époques. En le voyant se débattre pour échapper à la force divine qui l'a saisi, souffrir d'avoir à délivrer le plus cruel des messages, hâter la ruine de la ville qu'il aimait de tout son cœur de patriote, nous sentons ce qu'il y a d'inhumain dans une vocation de prophète, point de rencontre entre le Dieu souverain et la faiblesse humaine, ce qu'il y a de sublime et de douloureux dans le simple mot : obéir. Rien de surprenant que certains aient cru voir dans cette figure celle du serviteur souffrant du II Esaïe.

*
* *

On pourrait s'arrêter là et demeurer en présence de cet homme dont la vie et la personnalité possèdent une si brûlante actualité, parce qu'elles sont simplement humaines. Son livre est d'aujourd'hui, son drame, celui de toutes nos vies, prises entre le Dieu qui commande et l'homme, qui a peur d'obéir. S'il prend ici des proportions grandioses, c'est tout simplement parce que son héros est un géant. Mais Jérémie ne se contente pas de vivre et de souffrir, car le prophète n'a pas pour tâche unique de proclamer la parole divine. Sous le choc de l'Esprit, sa pensée se précise. A la lumière des événements, ses illusions se dissipent, sa conviction grandit. Il est possible de retracer les étapes de sa pensée. Dans cette lutte entre son idéal religieux et les réalités humaines, son message devient expérience vécue, actualité, vie. Il y a, me semble-t-il, deux pôles, dans la pensée de Jérémie. Le premier est son idée de Dieu. On la saisit en revenant à sa première vision : « La parole de Jahvé me fut adressée en ces mots : Que vois-tu, Jérémie ? — Je répondis : Je vois une branche d'amandier. — Tu as bien vu, car je veille sur ma parole pour l'accomplir. » (I, 11). Aux yeux de l'adolescent, sorti dans la campagne assoupie sous le sommeil hivernal, la vision du rameau d'amandier qui fleurit (en hébreu, l'amandier, qui précède le printemps, s'appelle le veilleur), témoigne de la vie de la nature. C'est l'image même de la vigilance de Dieu qui ne s'endort jamais. De même que la nature endormie pendant la mauvaise saison cache les forces qui font le printemps, de même Dieu, lorsqu'il semble se désintéresser du monde, demeure celui qui veille, le Vivant. Pour Jérémie, par opposition à ses compatriotes, Dieu est le Vivant. Cette vérité éclate dans toute sa force quand on songe à la violence, à la sauvagerie, faudrait-il dire, de son expérience de Dieu, qui l'a saisi, comme saint Paul sur le chemin de Damas, à cette puissance extérieure à lui et comme étrangère, qui l'oblige à marcher, à parler, à agir. Il essaie de se dégager de cet étau qui l'enserre, mais la main de Dieu, implacable, le ressaisit et son étreinte est plus forte encore :

« Toutes les fois que je parle, je dois crier, annoncer
crime et violence,
Car ma parole fait de moi un objet de honte et de raillerie
tout le jour,

Si je dis : je ne veux plus y penser, plus prononcer son nom,
Il y a en moi comme un feu brûlant, comme si mes os se consumaient [1] ». (xx, 8-9).

Aussi se soumet-il bientôt à la force invincible : « Jahvé, tu m'as attiré, je me suis laissé attirer. Tu m'as saisi, tu as vaincu ». (xx, 7).

Dieu se révèle à lui comme une force vivante, suprahumaine, je voudrais dire inhumaine, afin de marquer l'abîme qui sépare le Dieu infiniment puissant et la créature. C'est dans cette rencontre entre l'Esprit tout-puissant et cette personnalité d'élite que réside le problème de l'inspiration de Jérémie. Quand on parle de l'inspiration de Jérémie, comme de n'importe quel autre prophète, c'est à son expérience unique de Dieu que l'on est toujours ramené.

Si l'idée du Dieu vivant, du Dieu qui est l'époux légitime d'Israël (on reconnaît à cette image l'influence d'Osée), constitue un des thèmes de sa pensée, le jeune prophète — et c'est là l'autre pôle de son message — est atterré par l'impiété de ses compatriotes. Un siècle de domination assyrienne a multiplié les cultes idolâtres chez un peuple dont la fidélité au Dieu de ses pères n'était pas la qualité dominante. Les campagnards d'Anatoth, comme ceux des autres bourgs de Palestine, sont adonnés aux cultes des divinités agraires. On en a la confirmation aujourd'hui, quand on découvre dans les tranchées de fouilles en Palestine de nombreux sanctuaires et des multitudes de figurines, qui représentent les déesses de la fécondité, ces astartés, contre lesquelles s'élevaient les auteurs bibliques. A cette époque, la décadence religieuse est complète.

Avec un enthousiasme d'adolescent, Jérémie essaie de ramener ses compatriotes à Dieu. Il les presse d'abandonner leurs infidélités, leurs adultères à l'égard de Dieu, seul maître légitime, prêt à les accueillir avec amour : « Reviens, Israël rebelle, dit Jahvé, je ne te regarderai pas sévèrement, car je suis bon » (III, 12). Mais bientôt il s'aperçoit que le mal est trop profond et il désespère du succès de sa mission :

« La cigogne dans le ciel connaît ses époques,
la tourterelle, l'hirondelle et la grue observent le temps
de leurs migrations,
mais mon peuple ne connaît pas la loi de Jahvé. » (VIII, 7).

(1) Au lieu de עֵצֶר lire avec Duhm כְּצֶרֶב

De la tension entre l'idéal qu'il se fait de Dieu, le Dieu vivant et fort, et l'état religieux et moral du peuple grandit en lui une certitude, celle de l'inévitable châtiment. « Je t'ai mis au milieu de mon peuple comme un essayeur de métaux, pour que tu recherches et examines sa valeur... C'est en vain que le fondeur l'a fondu. L'or fin ne se détache pas. » (VI, 27-29).

Les Scythes, le lion de la forêt, le loup des steppes, dont nous avons déjà parlé, lui paraissent devoir être les instruments de cette vengeance, puis les Chaldéens : « Nabuchodonosor, mon serviteur. » (XXV, 9, etc.).

Mais, tandis que la main de Dieu se lève pour frapper, un refuge subsiste, Jérusalem, avec son prestige de Ville Sainte. Jérémie invite ses compatriotes du village à s'y réfugier :

« Rassemblez-vous, allons dans les villes fortes.
Elevez le drapeau du côté de Sion. Fuyez, ne vous
arrêtez pas,
car le malheur vient du Nord, une grande ruine. » (IV, 5-6).

Hélas, quand le jeune villageois voit Jérusalem, sa déception est profonde :

« Parcourez les rues de Jérusalem, voyez et jugez...
s'il y en a un seul qui fasse ce qui est juste, qui recherche
la vérité.[1] S'ils disent : « aussi vrai que Jahvé est vivant,
ils font un serment mensonger ». (V, 1-2).

Non seulement les petits, mais les grands aussi, sur lesquels il fondait son espoir, sont corrompus. « Du plus petit jusqu'au plus grand chacun s'adonne au gain malhonnête, du prophète jusqu'au prêtre chacun use de tromperie. » (VI, 13).

Le tableau qu'il fait est lamentable : On profane le mariage, on exploite les petits, on se moque de Dieu et des prophètes. A ce propos, il vaut la peine de remarquer que pour Jérémie, comme pour tous les autres prophètes, les injustices sociales sont toujours les fruits de l'impiété et de l'indifférence religieuse.

L'état moral du peuple lui paraît désespéré : « Le péché de Juda est écrit avec un poinçon de fer, avec une pointe de diamant, il est gravé sur la table de leurs cœurs. » (XVII, 1). Il a la parole célèbre :

« L'Ethiopien change-t-il sa peau et le léopard ses taches ?
Peux-tu faire le bien, toi qui es habitué au mal ? »
(XIII, 23).

(1) Verset 1 b à supprimer.

Avec douleur, il reconnaît son erreur et il exhorte ses compatriotes de Benjamin à s'enfuir de la ville :

« Fuyez, enfants de Benjamin, du milieu de Jérusalem...
car un malheur s'élève menaçant du Nord, une grande ruine. »
(VI, I).

Car, une évidence s'est imposée à lui, celle de la ruine de la Ville Sainte et avec ardeur, il reprendra son *delenda est* jusqu'à la catastrophe.

Ce qui donne à ses attaques contre la ville une telle force, ce qui explique son acharnement, ce n'est pas seulement son état de corruption, c'est que Jérusalem est devenue le principal obstacle à la conversion du peuple. Si ses compatriotes refusent de revenir à Dieu, c'est qu'ils se trouvent dans la ville sacrée, où réside leur Dieu. Cette vérité apparaît avec évidence dans la scène du Temple, où Jérémie déclare à ses compatriotes qui s'écriaient : « Nous avons le Temple de Jahvé, sa demeure. Nous n'avons rien à craindre. Allez à Silo, (le vieux temple en ruines depuis cinq siècles), et voyez ce que j'en ai fait. Je traiterai ce temple comme j'ai traité Silo » (ch. VII et XXVI). En l'entendant, on évoque l'épisode de l'Evangile où Jésus, après Jérémie, compare le Temple de Jérusalem à une caverne de voleurs, où il scandalise ses auditeurs, en annonçant la ruine du Temple d'Hérode.

Constatation terrible, la possession du sanctuaire où Dieu résidait — et ce terme est à prendre au sens empirique, si l'on songe à l'image d'Ezéchiel montrant la gloire de Dieu quittant le sanctuaire sur un char de feu (ch. X) — au lieu de stimuler la piété, a servi de piège ; elle a paralysé le sens moral du peuple, étouffé son besoin de conversion, en lui donnant un sentiment de fausse sécurité. Cette mystique du Temple et de la Ville Sainte est devenue l'obstacle, par excellence, à la régénération du peuple. Dès lors le paysage moral du prophète se dessine, permettant de mieux comprendre son attitude. S'il s'oppose de toutes ses forces au patriotisme de son temps, c'est parce que ce patriotisme a pris la place de la foi religieuse. S'il oppose la religion et l'Etat, c'est que l'Etat est devenu une religion.

Pour parler comme il l'a fait, il fallait à Jérémie un singulier courage. En réclamant la ruine de Jérusalem, il se heurtait à la légende de l'invulnérabilité de la Ville Sainte. Non seulement la

vieille tradition de la promesse à David, la ruine de Samarie en 722 avaient fortifié cette idée, mais en 701, un siècle auparavant, alors que tout le pays de Juda était ravagé, les armées assyriennes, qui s'étaient avancées jusqu'à Jérusalem, avaient pour des raisons mystérieuses renoncé au siège de la ville. Chez ce peuple qui ne possédait presque plus rien, une mystique de l'invulnérabilité de la capitale s'était formée. Tous les contemporains de Jérémie y croyaient. Le grand Esaïe de Jérusalem n'avait-il pas annoncé que les armées eschatologiques s'arrêteraient au rocher de Sion ? En détruisant cette pieuse illusion et en annonçant la ruine de la ville et du royaume, Jérémie faisait preuve d'une incroyable témérité.

Mais, ce qui confère à sa prédication une hardiesse inouïe, ce sont les conséquences de celle-ci. En effet, depuis les origines, en Israël, l'existence de la religion était indissolublement liée à celle de l'Etat. L'alliance du Sinaï avait été conclue entre Jahvé et le peuple dans son ensemble. Les péchés étaient les péchés du peuple et non ceux de l'individu, les cérémonies d'humiliation, celles du peuple et non des particuliers. Logiquement, pour les contemporains de Jérémie, la disparition de l'Etat entraînait celle de la religion. C'est pourquoi ils s'attachent avec une énergie aussi désespérée à l'existence de leur pays, dénonçant comme sacrilèges tous ceux qui osaient envisager sa ruine. Mais c'est ici que Jérémie montre la grandeur de son génie ; pour lui, la disparition du royaume de Juda et la ruine de Jérusalem ne signifient pas la fin de la religion, qui continue à exister. On le voit dans la lettre aux exilés de 596, qu'il encourage à espérer. car, dit Jahvé, « je connais les projets que j'ai formés en votre faveur, projets de bonheur et non de malheur, afin de vous donner un avenir et une espérance. Vous me prierez et je vous exaucerai. Vous me chercherez et vous me trouverez. » (XXIX, 11-13). En d'autres termes, la religion, qui continue à subsister après la ruine de la ville et de l'Etat, cesse d'être affaire de la nation pour devenir celle de l'individu. C'est l'individu qui devient le sujet de la religion, et non le peuple. Cela est possible car, pour Jérémie, la religion se fonde sur une union personnelle et intime avec Dieu. C'est la découverte de l'individualisme religieux. Pour qui connaît les entraves mises par l'idéal national des Juifs aux élans de la foi religieuse, le pas franchi par Jérémie est un pas de géant, qui ouvre à la pensée humaine des possibilités illimitées. Si la religion est un rapport entre Dieu et l'individu, une des conséquences, c'est que le

péché aussi est individuel, comme ses responsabilités. Comme on est éloigné de la vieille conception des livres de Samuel et des Juges, où toute une famille devait expier le crime d'un de ses membres, où le peuple dans son entier devait souffrir par la faute d'un seul. On ne dira plus : « Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées ; mais chacun mourra pour son péché. » (XXXI, 29). Jérémie va plus loin encore. Comme s'il avait deviné l'impuissance de l'homme à faire le bien et la vanité de son effort pour atteindre à Dieu, il a cette parole qui s'ouvre sur les horizons de l'Evangile : « Je sais que ce n'est pas à l'homme qu'appartient son sentier. Il n'est pas au pouvoir de l'homme qui marche de diriger ses pas. » (X, 23).

En même temps qu'il fait de la religion un rapport personnel et intime avec Dieu, Jérémie la place dans le cœur de l'homme. Elle devient pour lui chose intérieure, indépendante des formes extérieures et visibles. Celui qui avait le courage de prédire la ruine de la Ville Sainte et de l'Etat pouvait proclamer l'inutilité de toutes les formes extérieures de la piété. Il prévoit des temps où il n'y aura plus d'arche d'alliance, plus même de lettre écrite. La conversion est chose intérieure, car la religion réside à l'intérieur de l'homme. Ce qui importe, c'est de circoncire le cœur. Si l'on veut appartenir à Dieu, il faut devenir un homme nouveau. Comme la créature est faible et impuissante, c'est Dieu qui procède à ce renouvellement intérieur : « Je leur donnerai un cœur capable de connaître que je suis Jahvé. » (XXIV, 7). Cette attente trouve son sommet dans l'idée de la nouvelle alliance, opposée à celle qui fut inscrite sur les pierres du Sinaï : « Je mettrai ma loi au milieu d'eux. C'est sur leur cœur que je veux l'écrire. » (XXXI, 33). C'est ainsi que deviendra une réalité la parole : « Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. »

Si belles que soient ces perspectives, il faut remarquer qu'elles ont des limites. La conversion dont parle Jérémie, comme la restauration qu'il espère, sont présentées comme des grandeurs de l'avenir. Si Dieu ruine la cité, c'est pour la refaire, comme l'indique l'image du potier. Toutefois, Jérémie est demeuré un homme de son temps et il n'a pas poursuivi son raisonnement jusqu'à ses conclusions extrêmes. Nulle part, en effet, il n'émet l'idée, contenue dans ses prémisses, que les rachetés auront part au royaume de Dieu de l'avenir. Si Dieu rétablit son peuple, ce n'est pas parce que le châtiment a produit en lui un changement intérieur, mais simplement

parce qu'il l'aime. Dans ses tableaux du futur, Jérémie se montre étroitement dépendant de la vieille eschatologie populaire d'Israël, qui voit l'avenir sous la forme d'un royaume davidique à l'unité restaurée et sur lequel régnera le Davidide idéal et parfait, celui qu'on appellera : « Jahvé, notre justice » (XXIII, 6). Si Jérémie demeure désespérément fidèle au sol de sa patrie, c'est qu'il attend là, dans cette Palestine crucifiée, la création du royaume de ses rêves. Un pas seulement le séparait du Royaume de Dieu du Nouveau Testament. Ce pas, Jérémie ne l'a pas franchi. Devant lui, comme devant les prophètes, est demeurée close la porte de fer qui devait s'ouvrir lorsque les temps furent accomplis. Parmi toutes les attitudes de Jérémie, il en est une qui ne peut s'effacer, c'est celle du prophète intercédant pour son peuple (ch. XV). Derrière cette figure suppliante n'y a-t-il pas comme un pressentiment, comme l'annonce de l'intercesseur parfait, de celui qui n'a pas seulement intercédé, mais qui s'est donné lui-même pour son peuple ?

*
* *

Actualité de Jérémie, avons-nous écrit au début de ces pages. Est-il besoin maintenant de conclure ? Dans les événements d'un lointain passé nous avons senti palpiter ceux de notre époque, parce que les acteurs des drames de l'histoire sont des hommes comme nous. En voyant vivre Jérémie, en écoutant son message, nous avons perçu que cet homme était d'aujourd'hui, comme il était d'hier, comme il sera de demain. Il nous donne le moyen de réchauffer notre vocation hésitante au contact de son expérience brûlante de Dieu. Il nous donne le moyen de prendre conscience de la force que peut donner l'Esprit à la créature la moins préparée en apparence à sa mission, pourvu que cette créature accepte d'obéir. Il nous met en garde contre les dangers qui menacent toute vie avec Dieu. Le chrétien doit toujours demeurer sur ses gardes, puisque le péril peut se cacher au cœur du sanctuaire, dans le Saint des Saints. Jérémie nous remet en face des grandes vérités qui sont au centre de toute vie religieuse, à savoir que Dieu s'adresse à chacun de nous en particulier et qu'il nous demande notre cœur.

Georges PIDOUX.